

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Ex-ode

Diane Spiecker

Volume 3, Number 2 (14), March–April 1961

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/59835ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Spiecker, D. (1961). Ex-ode. *Liberté*, 3(2), 547–548.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1961

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

Érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Ex-ode

(hors mythologies)

Nous marchons en espace régulier un à un des milles à la longue du temps. Nous marchons, nous : bras, taille et pieds; en vérité la route ne va que par devant le moi, le moi de mon corps entier.

Je nous vois à profil de l'humanité qui repose en bordure comme des champs verts. Nous rappelons la marche d'exil de l'espoir le plus ancien : le nord vers le nord le troupeau qui a faim d'herbe verte, de mousse neuve et d'ombre pour abriter les réserves et les rivalités des mères et des filles. Mais tu ne savais pas qu'à la tête du rêve sommeille la haine, que pour réjoindre ce rêve légitime se piétinent bien des coeurs.

Piétinement : il nous souvient ô mon corps, comme il nous souvient de ces hordes de braves entassés par milliers, se touchant des coudes, se mouvant en douces circonvolutions comme une marée : mais ils ne montèrent jamais. Seules les chevilles foulaient les saisons et sans véritable tapage, que le bruit creux du sabot sur le rocher, mais en douce, mais à l'unisson des milliers de chevilles qui s'épuisent. Je fus parmi eux trop longtemps, comme il me souvient : du sol monte la poussière cambouisée et noircie du jarret de la machine et à la saison sèche on ne voit que des torsos, les épaules et la tête sont derrière le nuage; sans doute à la faveur des voisins les braves s'aiment ou deviennent des héros.

Mais qui n'étais-je pas ?

Il en est d'autres que le gel humilie. Des races entières le corps raide-ment blanc qui n'en peuvent plus d'exaspération et qui se croient seuls : des races entières se croyant seules. Il nous faut fuir mon corps, fuir les sollicitations au froid repos, à l'oubli glacial.

Soldat que moi se balancant maintenant les bras au gauche ou à la droite à même le rythme du pied. C'est avec douceur, le pied est nu. Douce aussi la blanche poussière qu'accumulent les déserts, désert : aridité d'un corps qui ne sut que vouloir.

Mais je te rejoindrai et la pointe de mon pied saisissant la chaleur connue du gisant au travers d'une rue, j'arrêterai enfin, ma jambe se pliera comme la cuisse de sauterelle. Mais me reconnaîtras-tu ? J'aurai le visage de l'absence, comme usé au partage, mais mes mains te ramèneront vers l'amour. Sache garder la paupière humblement basse, demeure les épaules lourdement rivées au pavé, laisse la souvenance bien-faisante tenir gage au délire. Car pour moi ne fut-il jamais autre passion que pour le départ qui s'illuminait au coin de ton oeil à l'arrivée de mon faire sur ton corps.

De même je marche moi et mon corps au risque de me retrouver sur un sentier fleuri et le soleil me sèche de tant de grâce et la route m'usera de tant de compassion que se fixe la mémoire au voyage. Et méthodiquement l'élimination des ancêtres et de leur mort signant l'objet à aimer pour les familles à venir. Preux il vous faut ancrer vos enfants hors vos murs sur le flot qui bouge pour les extraire de ma route. Hors les murs c'est la guerre.

Voyons qu'hors les murs c'est la guerre.

Mais arrive-t-il cet amour esseulé et immobile,
où nous te règnerons ?

Diane SPIECKER